

REPRESENTATION, PAYSAGE et POLITIQUES D'AMENAGEMENT URBAINS:
LES BIDONVILLES DANS LA VALLEE DE CARACAS

Moralba Maldonado Brito.
Architecte D.P.L.G

Résumé

Ce travail a comme finalité de discerner les valeurs et les représentations que la société qui habite la vallée de Caracas donne à son paysage. Les données de base prises en compte, sont tout d'abord, le nombre et spécificité des strates qui constituent la société et ensuite l'espace que les habitants considèrent comme leur cadre de vie. La recherche a été orientée vers l'approche théorique qui définit le paysage en tant que fait et construction sociale. Sous ce panorama et ces principes nous démarrons l'étude des représentations sociales du paysage pour cerner les notions les plus significatives dans les différentes strates sociales qui constituent la société. La vérification de nos hypothèses et de nos analyses a été réalisée par le biais de méthodologies des sciences sociales appliquées au paysage. En effet, la société organise et transforme l'espace et la nature tout en créant en même temps des représentations mentales de son paysage. C'est ainsi que le paysage émerge de cette interaction, formée par des dimensions « matérielles » et « immatérielles », créant des liens qui renvoient aux sentiments d'affection mais aussi de rejet.

Abstract

This work strives to discern the values and the representation which the citizens of Caracas and Venezuelan society at large accord to landscape. The research is based upon an appraisal of the various stratae which constitute contemporary Venezuelan society, as well as the distinctive features which this population esteem as the limits of their habitat. The research is guided by a theoretical approach which defines landscape in concrete terms both as a natural phenomenon and a social construction. With this perspective in mind, this study set out to determine the most comprehensive manner how the various stratae of contemporary society understand and interact with landscape. The hypothesis herein has been postulated and verified by means of scientific methodologies, as applied to the study of landscape. Society organises and transforms both nature and the space in which it habitates, while simultaneously creating mental representations of this landscape. Indeed, the notion of landscape emerges from this interaction, formed by both 'material' and 'immaterial' elements, creating bonds which not only encapsulate an emotional sense of attachment, but also one of regret.

Cerner la représentation du paysage émergeant chez les différents acteurs de la société vivant dans la vallée de Caracas, soulève des enjeux très complexes. La ville de Caracas s'est développée sur le mode de l'hyperurbanisation et de la métropolisation caractéristiques des villes contemporaines latino-américaines. La spécificité de ces phénomènes repose sur quatre critères définis par l'ONU en 1959, mais encore valables de nos jours à savoir : 1. une population urbaine supérieure à la population rurale, 2. une rapide croissance urbaine, résultant davantage de facteurs économiques affectant les zones rurales que de l'attraction des villes, 3. une urbanisation indépendante de l'industrialisation, 4. une tendance de la population urbaine à se concentrer dans les villes les plus grandes, en particulier dans les capitales qui croissent plus vite que les autres villes¹ (Rouquié, A.1962). Dans ce contexte, Caracas assiste, entre les années 1960 et 1970, à une augmentation rapide de la population urbaine, suite à des migrations internes et à de grandes transformations², en particulier l'expansion et la dégradation de son tissu urbain. Ce phénomène est spécifique d'un pays en développement, impulsé par la métropole à partir de laquelle sont conduites et centralisées les activités économiques et politiques. D'ailleurs, ces dernières ont favorisé l'émergence d'une agglomération urbaine où la plupart des habitants n'a pas accès aux services élémentaires minimum, et où seule une faible partie de la population se concentre dans des secteurs privilégiés. Cette organisation a créé spontanément des formes d'occupation du sol entraînant la détérioration de la qualité environnementale et paysagère. Il faut aussi ajouter à ce contexte, les crises sociales, politiques et économiques s'échelonnant depuis 1958³ jusqu'à la fin de la dictature⁴, puis en 1983 le début de la dévaluation de la monnaie⁵ (Zubillaga Oropeza, Carlos. 2000) et finalement l'arrivée du nouveau modèle gouvernemental appelé « le socialisme du XXI S° » du président Hugo Chavez. Nous retiendrons par ailleurs deux autres facteurs importants dans la compréhension des dynamiques d'évolution sociale, économique, et paysagère de Caracas, à savoir son emplacement à proximité de la Mer Caraïbe et le développement de la ville le long d'une partie de la Chaîne de la Côte, formée de hautes montagnes porteuses d'un échantillon très varié de forêts tropicales.

1. Position théorique et la méthodologie utilisée

Considérant le paysage comme *une « construction sociale à la fois matérielle et immatérielle, donc plus précisément le produit de l'interaction entre ces deux dimensions »*⁶ (Luginbühl, Yves.2003), notre objectif est de comprendre celui de la ville de Caracas structuré par trois milieux différents. Nous envisagerons son étude, par rapport à la « représentation » que les habitants se font de leur paysage, et les valeurs qu'ils lui donnent. Simultanément nous cernerons les processus sociaux et les dynamiques de transformation du paysage qui nous permettront de comprendre ces représentations sociales.

Autour de l'étude de la ville de Caracas, nous proposons de nouveaux éléments pour cerner la place de la nature et les valeurs accordées au paysage. Nous nous baserons sur une méthodologie propre aux sciences sociales pour l'analyse du paysage, prenant en compte l'opinion des habitants concernant les futurs aménagements du territoire. La méthode utilisée pour vérifier les hypothèses et répondre aux questions posées est fondée principalement sur des entretiens semi-directifs effectués auprès d'un groupe de personnes représentatif des cinq strates sociales formant la population de Caracas, Comme nous l'avons précisé, le terrain d'étude était centré sur la ville de Caracas et ses trois milieux ; tout d'abord « le paysage bâti » et sa vallée, c'est-à-dire la plaine et ses collines. Puis la ville qui s'étend le long d'un Parc National nommé « *Avila* », dont le paysage est celui de la « Grande Nature »⁷. Finalement de l'autre côté de l'*Avila*, un étroit territoire s'étend entre la montagne et le bord de la Mer des Caraïbes. Dans ce territoire nommé l'État de Vargas, est situé le plus important port d'entrée en Amérique Latine, *La Guaira*.

Ces trois paysages, le « Bâti » de la ville, la « Grande Nature » de la montagne et l'espace approprié du Littoral Central forment ensemble le paysage de la ville de Caracas. Etant donné l'ampleur du terrain, nous allons développer spécifiquement dans cet article les analyses concernant le paysage

« bâti », caractérisé par des formes construites dont la spécificité est le contraste entre le cadre naturel et le construit.

2. Les bidonvilles dans le paysage de Caracas

Les ceintures de misère qui prolifèrent à la périphérie urbaine de plusieurs villes d'Amérique du Sud, comme les *villas miserias* de Buenos Aires, les *barriadas* de Lima, les villes champignons *callampas* ou *poblaciones* de Santiago du Chili, « *los cantegriles* » de Montevideo, sont bien connues. Néanmoins, il existe des cas où ces habitats misérables s'introduisent dans la ville. Dans leur cadre de vie, les habitants vivent avec la dualité entre développement et régression ; cette image quotidienne pénètre leur perception. C'est le cas des *favelas* de Rio de Janeiro perchées sur les *morros*⁸ dominant l'opulence des Baies de Copacabana et d'Ipanema.

Ce phénomène se présente aussi concrètement dans la vallée de Caracas. Sa spécificité géographique facilite son omniprésence sur les collines couvertes de *ranchos*⁹. Ils entourent la ville mais s'infiltrent aussi dans les quartiers aisés où cohabitent un paysage de ville structurée et un paysage de misère¹⁰. Le paysage de ville structurée est constitué par une société de la strate moyenne et aisée¹¹ que nous appellerons le « pays dominant »¹² (Zubillaga Oropeza, Carlos. 2000). Le paysage de misère est formé par une strate sociale de haut niveau de pauvreté¹³ appelée « pays marginal »¹⁴ (Zubillaga Oropeza, Carlos. 2000). L'existence de cette marginalité déclenche un processus de fragmentation dans la matérialité de l'espace qui participe à l'identité du paysage de la ville. Ce paysage exprime les décalages entre les strates de la société, les actions politiques faibles et populistes, et les crises économiques. Ce paysage contrasté engendre plusieurs représentations sociales et des aspects positif et négatif du paysage de la ville par le biais de ces deux sociétés qui se côtoient et portent deux cultures différentes l'une de l'autre, à tous les niveaux.

Caracas est donc une des villes latino-américaines parmi les plus représentatives des phénomènes décrits précédemment. La croissance explosive de la population, les migrations internes et l'exode rural, principales causes de la marginalité, expliquent l'expansion considérable de la ville et les dégradations urbaines et environnementales dans la vallée.

Le phénomène du « pays marginal » représenté dans le « matériel » du paysage par ces habitations appelées *Ranchos*, prend différentes formes propres à leur localisation soit dans « le paysage bâti », « le paysage « Grande Nature » ou « le paysage approprié ».

Introduire la problématique de ce travail par cette réalité sociale de la ville de Caracas a pour objectif de mettre en avant l'importance de cette fragmentation socio-spatiale. Cependant, la question du sentiment de la nature dans la ville et ses valeurs, et la confrontation du « bâti » face à ces valeurs de la nature, sont aussi des aspects fondamentaux dans la construction des représentations sociales du paysage.

La matérialité biologique déterminée par le tropique confère au paysage de Caracas une autre dimension. Dans la vallée, cette nature participe à la problématique à deux niveaux différents. Le premier précédemment cité, est celui de la nature dans la ville proprement dite, dans le périmètre du « paysage bâti », à savoir les aménagements paysagers de la ville, les jardins privés et les parcs urbains. Le deuxième niveau est celui de la ville attachée à la montagne de l'Avila. Ce paysage « Grande Nature » permet d'atteindre un état de « bien-être individuel et social » par les pratiques sociales de l'espace qui créent des attachements affectifs importants chez les habitants.

3. Valorisation et représentation du paysage

Les valeurs qualifiant le paysage de la ville de Caracas sont des représentations sociales surgies de l'interaction entre les processus sociaux et leur organisation dans le cadre naturel. Les relations d'ordre affectif, esthétique, social et symbolique trouvent leur origine avec l'arrivée, au XVI^e siècle, des colonisateurs dans la vallée de Caracas où vivait une population indigène dépendant

totalemment de la « première nature » : la nature était toute leur vie. A ses débuts, la colonisation comme processus social entraîne la rencontre de deux cultures qui instaurent des hiérarchies de domination et de pouvoir. Cette situation engendre une double « valeur sociale », avec une importante scission entre l'indigène et le colon. C'est à partir de ce moment qu'une population dominante et une population dominée forment la base sociale du pays.

Comprendre le paysage comme une construction sociale pourrait paraître une tâche facile à réaliser dans une ville dont les strates sociales sont représentées dans la dimension matérielle du paysage. Mais la difficulté commence avec l'approfondissement de la compréhension des processus poussant ce groupe social fractionné à se représenter comme société, pour atteindre le « bien-être ». En outre, la difficulté s'accroît lorsque l'on approfondit la dimension immatérielle de cette représentation que les habitants se font de la ville, car leur perception est à la fois porteuse d'une présence naturelle déterminante et d'un espace de développement des pratiques sociales. Nous verrons que des aspects positifs, des aspects négatifs, et un dernier contradictoire positif/négatif mettant en évidence la fragmentation, font apparaître des représentations sociales du paysage de la ville. L'analyse de ces trois valeurs constitue la dimension immatérielle de la représentation sociale du paysage.

Concernant le paysage de la ville, les aspects présentés comme positifs nous montrent la place qu'occupe la nature, et comment, depuis la dimension sensible de la couleur verte, jusqu'à l'organisation et la taille de la plus petite unité végétale (l'herbe), la nature recouvre une signification sociale.

Les aspects négatifs, pour leur part, portent une double interprétation. Premièrement, ce sont les représentations de l'interaction des actions négligentes de la société et des acteurs au pouvoir ; deuxièmement, ces actions créent chez l'individu même, et dans les pratiques sociales de l'espace un haut niveau d'insatisfaction.

La dernière valeur est représentée par la contradiction entre le positif et le négatif. Celle-ci révèle une fragmentation, interprétée dans le sens le plus large du terme. Les relations d'ordre sensible, d'ordre symbolico-social et d'ordre symbolico-spatial, caractérisent la représentation de la fragmentation du paysage de cette ville. La problématique principale est donc de cibler et différencier le système de représentations sociales du paysage et leurs valeurs chez les acteurs formels et informels de la vallée de Caracas, en fonction de la fragmentation sociale et spatiale existante.

4. Les aspects positifs dans les représentations sociales du paysage de la ville : la place de la nature et le sentiment de la nature dans la représentation sociale du paysage au XX^e siècle.

Les valeurs positives de la représentation sociale du paysage de Caracas qui émergent de nos entretiens reflètent une relation quotidienne entre l'habitant et la nature. Cette dernière porte des valeurs positives par la qualité de sa végétation, de son climat, la présence des oiseaux, les parcs urbains, l'Avila, et la présence de la mer. Les facteurs caractérisant la nature à l'intérieur du centre de la ville construite sont nombreux. Avec le développement de la ville tout au long de la vallée, les zones de plus grande densité de population, comme le centre et l'ouest de Caracas, mettent alors en évidence la dynamique dévastatrice de la nature. Sur les territoires des fermes agricoles issues de la Colonisation se sont érigés à l'est de la ville, les quartiers des couches sociales élevées. Elles deviennent la représentation du « bien-être social et individuel »¹⁵ ; cette représentation peut être mise en relation étroite avec l'abondance de la végétation environnante.

Dans les années 40, l'intervention de paysagistes et d'architectes étrangers a contribué à développer une nouvelle gestion de la nature. Ce développement allait dans le sens d'une valorisation de la ville par la nature, en tenant compte du paysage dit « naturel » de la ville. On assiste alors au développement d'une urbanisation intégrant de grands espaces arborés et favorisant la dominante du « vert » dans le paysage. En tenant compte des espaces de vie des classes les plus favorisées, une nouvelle représentation de la nature se met en place. Pour les populations des couches sociales défavorisées, la végétation devient symbole de « bien-être » et de haut niveau économique : « *Là-bas,*

dans l'Est, c'est plus vert », « *Il y a plus de végétation* ». La végétation porte alors en elle une dimension de fragmentation sociale.

Les strates sociales les moins favorisées¹⁶ vivent dans ce qu'on appelle les *Ranchos* (bidonvilles). Les espaces de loisirs dans la ville pour cette strate la moins favorisée se limitent aux parcs urbains. Ce sont des entités qui apparaissent comme des résultats importants pour le développement d'activités et de pratiques sociales améliorant leur niveau de vie et construisant leur identité humaine. D'après les réponses des personnes interrogées, on pourrait alors considérer les parcs urbains comme des valeurs positives de la nature insérée au sein la ville. Parmi les quelque quarante trois parcs urbains que compte Caracas d'après les chiffres collectés par l'Institut National des Parcs (INPARQUES), le Parc de l'Est, le Parc de l'Ouest, le Parc *Los Caobos*, le Parc *Los Chorros* et le Jardin Botanique sont parmi les plus fréquentés. À partir de l'analyse des espaces de Nature dans la ville, nous avons alors remarqué qu'aucune des personnes interrogées n'a fait référence au Parc de l'Ouest, alors que cinq d'entre elles appartenant aux strates IV et V habitent précisément dans la zone où se situe le parc.

Le Parc de l'Est¹⁷ le plus visité, est perçu comme un symbole de la société caracassienne. Pour les classes élevées, c'est l'espace des pratiques sportives quotidiennes matinales, c'est-à-dire un espace vécu par toutes les générations. Ce parc est l'un des espaces de mémoire par excellence des Caracassiens, sans distinction d'âge ni de classe sociale. Pour les classes les moins favorisées, c'est un espace de nature où l'on pratique des activités de détente. Le Parc de l'Ouest¹⁸ situé dans le quartier de *Catía*, fut l'un des premiers à être construits dans l'Ouest de la ville. Ce quartier a été projeté et réalisé entre les années 1928 et 1939, avec une vocation sociale, et destiné aux familles dotées de peu de revenus. Le principal critère appartenant aux aspects positifs de la représentation sociale des espaces de nature du Parc de l'Ouest est le parc en tant que mémoire du quartier. Depuis 1983, il a été l'espace quotidien pour les enfants et les jeunes. Dans ce quartier difficile, occuper le temps libre des jeunes, notamment par le sport, est de nos jours d'une importance vitale. Ces jeunes peuvent vivre de près les voies de dégradation morale dans les bidonvilles où ils habitent (drogue, prostitution, vols, etc.) ; le sport est ainsi pour eux une manière d'occuper le temps, étant donné les faibles opportunités qu'ils ont de poursuivre des études, et par conséquent de trouver un emploi satisfaisant.

Le groupe interrogé exprime les valeurs positives du paysage comme les conditions nécessaires d'un cadre suffisamment vivable et sécurisant pour ressentir un « bien-être individuel et social ». La définition de « bien-être » s'exprime par le biais de la jouissance de la végétation, du climat, de la présence des oiseaux dans l'environnement urbain, et de la verdure. Le climat jouerait un rôle important dans la perception, car il est perçu comme porteur de « bien-être ». Il favorise la construction des valeurs positives dans la représentation sociale du paysage.

Un autre aspect qualifié comme fondamental dans la représentation sociale de la nature est l'identité tropicale. Cependant, l'idée du tropique n'est pas propre à un lieu ou à une culture spécifique. La notion de tropique s'est nourrie à partir des échanges de plantes vers l'Europe. En outre, elle s'est renforcée grâce au climat paradisiaque de la ville. Le Caracassien est conscient de cet avantage car il exprime sa fierté de « l'identité tropicale » par la mise en valeur systématique des éléments de nature dans sa ville. Les strates sociales élevées et moyennes ont affirmé plus fréquemment la présence de la nature que les strates défavorisées. Ces dernières ont qualifié par des valeurs positives du « paysage bâti », les espaces tantôt construits, tantôt naturels. Ces espaces construits sont appréciés comme des espaces offrant un véritable service à l'individu. Ce sont plus précisément, les parcs urbains mentionnés ci-dessus, le métro, les centres commerciaux, ainsi que le centre de la ville¹⁹.

Nous pouvons dire que cette pensée est une représentation sociale du paysage bâti qui se construit par une idée de la ville en tant que modèle du progrès, de la consommation, de la vie urbaine qui procure un travail, des voies de communication modernes, de la santé, de la jouissance du temps libre pour les classes moins favorisées. Par conséquence, il se trouve que c'est ce qu'elles recherchent dans leur émigration vers la capitale²⁰.

Les discours d'ordre sensible comme manifestation des valeurs positives du paysage sont moins présents dans les strates les moins favorisées que dans les strates moyennes et élevées.

La satisfaction préalable des besoins élémentaires de vie apparaît comme un facteur fondamental chez l'individu dans le développement de la perception du paysage bâti. Ce résultat nous a révélé la notion de « bien-être » comme un facteur indispensable dans la représentation sociale du paysage. L'importance de satisfaction des besoins élémentaires tels que les soins médicaux, la santé, la sécurité, et le fait d'avoir une place dans la société, détermine la capacité d'appréciation du paysage et la prise de conscience des éléments environnementaux. Cette satisfaction des nécessités élémentaires est cruciale dans la construction des représentations sociales du paysage bâti de Caracas.

5. Les valeurs négatives de la représentation sociale du paysage.

Les valeurs négatives qui surgissent des représentations sociales du paysage bâti sont dans la plupart des cas engendrées par les actions politiques et populistes menées depuis 1917. Ces actions n'ont contribué qu'à l'augmentation du niveau de pauvreté ainsi qu'au développement de différentes expressions de la marginalité ; c'est à ce propos qu'il faudrait citer à titre d'exemple :

1. le développement démesuré des bidonvilles qui dégradent effectivement l'environnement et nuisent à la perception du paysage bâti;
2. l'économie informelle qui affecte les espaces publics en créant le chaos, le désordre et l'accumulation des déchets et ordures.

Ces expressions marquent ainsi une matérialité dégradée du paysage bâti. A ce titre elles sont qualifiées par les personnes interrogées comme des valeurs négatives du « paysage bâti ». Elles agissent sur l'environnement ainsi que sur le paysage, et provoquent des effets qui font rétrograder l'être humain. L'indigence qui en résulte se projette avec une telle force dans la lecture du paysage qu'elle réduit l'homme à symbole emblématique de ce paysage. L'homme est vu comme une « matérialité humaine » représentée dans le paysage de Caracas par les sans-abris, les indigents, les enfants drogués ainsi que la foule des abandonnés. Cette image de l'homme est vigoureusement réprouvée par toutes les classes sociales, des plus élevées aux plus basses. Ce sentiment d'insatisfaction est la cause même de la violence et de la haine sociale comme fondement de la société dans les strates les moins favorisées. En outre, nous avons constaté de plus en plus dans les classes moyennes ou élevées des sentiments de peur urbaine. Cette dernière crée dans cette situation une forme de rejet exprimée par l'abandon des espaces publics, entravant par là même la jouissance de la ville et de son paysage.

La « marginalité » et ses diverses expressions, pauvreté, marginalité, bidonvilles, etc., dans le paysage sont des phénomènes indicateurs d'une certaine réalité sociale à Caracas. C'est ce qui ressort dans la majorité des pays d'Amérique Latine comme dans les pays dits en voie de développement.

Nous savons que l'un des objectifs du « Sommet de la Terre » à Rio de Janeiro en 1992, a été proposé en vue de réduire la pauvreté. Dans ce contexte, il s'agissait *de s'occuper* de la situation critique qui sévissait dans toute l'Amérique Latine et dans la zone Caraïbe afin de trouver des remèdes adéquats. La pauvreté recouvre alors toutes les significations exprimées lors des entretiens comme étant des valeurs négatives du paysage : la marginalité, *los ranchos*, l'économie informelle, les déchets, la haine sociale et la violence.

Le concept de « pauvreté » que nous avons attachée à la « marginalité », plus précisément dans le cas de Caracas où les conditions de vie sont particulières, n'est pas lié uniquement aux revenus. Nous adhérons à l'idée que *« la privation inacceptable de libertés réelles et individuelles est la condition de vie qui limite ses capacités et lui donne des raisons pour la valoriser. L'individu en situation de pauvreté est celui qui est obligé de vivre une vie qui ne le met pas en valeur, qui est obligé de survivre, de subsister »*²¹. Cette définition, ne traite pas seulement la marginalité et la pauvreté comme des états où règne le manque de moyens économiques, car elle met également en exergue l'importance de certains facteurs fondamentaux qui construisent la définition du « bien-être », à savoir :

- La santé,
- La liberté d'expression,
- L'importance de la place de l'individu dans la société et dans l'espace,
- Les actions de la relation sensible qui mobilisent les sens,

-La justice sociale,

-La participation à la prise de décision des pouvoirs publics et de la société pour construire et aménager le paysage « bâti » et le cadre de vie.

Il faudrait comprendre le phénomène de la « marginalité » de ce point de vue, car selon nous c'est comprendre cette manifestation sociale qui serait le seul moyen envisagé par cette population pour modifier la triple interaction de l' « homme-espace-nature ».

Nous posons théoriquement le concept de la « marginalité » dans le « paysage bâti » de Caracas comme une ouverture à la recherche de solutions possibles pour tenter de résoudre les décalages existants dans cette triple relation. Il conviendrait alors d'envisager la marginalité comme une tentative de compréhension des facteurs environnementaux qui affectent la qualité du paysage « bâti » de la ville, ainsi que la représentation sociale que se construisent les habitants de ce paysage.

Les problèmes d'environnement engendrés par la marginalité dans les pays en voie de développement constituent l'une des préoccupations actuelles au niveau mondial.

Lors du « Sommet de la Terre » en 1992 à Rio, « l'Agenda 21 » fut élaboré comme un outil dynamique qui pourrait être adapté à plusieurs pays.

Dans la première section, sur les quatre que compte « l'Agenda 21 », dans les « Dimensions sociales et économiques », le chapitre 3 traite de la « lutte contre la pauvreté »²². Ce thème est présenté comme « *un problème complexe et multidimensionnel trouvant ses origines dans le cadre, tant national qu'international* ». La pauvreté est qualifiée comme une responsabilité au niveau mondial. Dans le cadre de « l'élimination de la pauvreté », « l'Agenda 21 » a présenté les trois objectifs suivants:

1. *Toute personne doit avoir les moyens d'une subsistance durable ;*
2. *Prévision de financements pour augmenter les ressources des groupes pauvres ;*
3. *Élaboration et gestion de programmes rationnels et durables de l'environnement et réduction des effets engendrés par la pauvreté »*²³.

Pour une mise en pratique réussie des programmes et des objectifs fixés concernant la pauvreté, une volonté de formation des acteurs décideurs et des aménageurs est nécessaire. Cela aboutira à une meilleure mise en œuvre des solutions proposées tout en évitant les manipulations populistes, actions répandues par les gouvernants d'Amérique Latine.

L'éradication de la pauvreté est depuis devenue un défi pour les pays où elle s'exerce. L'aboutissement de ce défi pourrait alors être relevé par le biais :

1. De la valorisation du paysage de la ville,
2. Des outils législatifs qui en résultent
3. De l'application des principes de développement durable de l'environnement urbain,
4. Enfin d'une véritable participation citoyenne.

Les responsables politiques devront alors orienter leurs actions vers des objectifs à caractère durable, tant environnementaux que sociaux, afin d'assurer la diminution de la pauvreté ainsi que ses effets négatifs sur le paysage de la ville.

Les valeurs négatives qui ont émergé lors de nos enquêtes contribuent largement, non seulement à cibler les problèmes qui détruisent notre société, mais encore à résoudre ceux qui se posent à l'échelle globale. Trouver des solutions pourrait élever le niveau de vie de toute la planète, et permettre alors d'atteindre une meilleure protection et gestion de l'environnement, afin de réussir un avenir mieux assuré pour toutes les personnes défavorisées. En conséquence, le paysage deviendrait une source de « bien-être individuel et social » parce qu'il satisferait les besoins nécessaires à la vie, dans notre cas ceux des Caracassiens.

6. La fragmentation sociale et sa représentation dans le paysage.

La fragmentation apparaît comme l'une des valeurs importantes, qui est ressentie comme caractéristique du paysage « bâti » de Caracas. Si nous avons pu dégager des aspects négatifs et positifs dans la représentation sociale du paysage, la fragmentation porterait ces deux valeurs chez un même individu. Nous serons tentée d'écrire que la fragmentation n'est pas une valeur en soi, car en

réalité elle n'est ni bonne ni mauvaise, mais ambivalente. Cependant, nous considérons que la fragmentation possède une force qui ne saurait être neutre dans ce contexte.

A partir de l'analyse des réponses faites au questionnaire, nous envisageons que la fragmentation du paysage de la ville est représentée en couples de significations, mais structurés en des pôles opposés

-Chaos / harmonie,

-Haine / amour,

-Bidonville / urbanisation,

-Division de la ville Nord / Sud,

Les valeurs de la fragmentation qui se sont dégagées, lors de l'analyse des « guides d'entretiens », ont été constituées d'aspects négatifs, reflets des problèmes sociaux comme celui de la marginalité au sein de la société Caracassienne. Ces aspects négatifs sont alors interprétés comme requêtes à résoudre par les acteurs formels, responsables de l'aménagement du territoire vu comme paysage. Puis, en opposition à ces valeurs négatives, se distinguent des valeurs positives qui jouent un rôle d'équilibre dans la représentation sociale du paysage. Ces valeurs positives mettent en avant les demandes de la société par rapport au paysage. La fragmentation présente alors un ensemble de représentations sociales qui permettrait de construire des « outils théoriques » du paysage, comme le sont les législations et les lois d'occupation du sol ainsi que d'aménagement du territoire.

Nous avons constaté une autre catégorie de fragmentation, celle qui se manifeste par le biais de valeurs, mais exclusivement négatives. Parmi ces deux valeurs négatives retenues, aucune ne joue un rôle d'équilibre. Cette fragmentation est la valeur de la représentation sociale du paysage la plus néfaste. Dans notre cas, un exemple est le couple « marginalité et survie ». Cette fragmentation devient un aspect qui annule toutes les relations d'ordre immatériel, et par conséquent toute notion de paysage. En effet, nous avons pu mettre en lumière que la « dimension immatérielle » du paysage serait considérablement réduite, voire presque anéantie, quand les conditions de vie des individus ne présentent même pas les exigences minimales de survie. La mise en évidence de ce couple nous renvoie aux niveaux de violence auxquels le « pays marginal » est exposé. Le risque de mort d'une part, et d'autre part la lutte pour la survie dans ce contexte d'exclusion et de pauvreté urbaine, constituent leur quotidien. Par ailleurs, ils sont en danger de mort en raison de l'emplacement de leurs maisons situées dans les collines, sans aucune mesure de protection contre les glissements de terrain, contre l'érosion occasionnée par les eaux usées, ni contre les tremblements de terre, certes de faible magnitude mais réguliers. La préoccupation constante de la nécessité de survivre est un facteur qui anéantit alors la perception même du paysage.

Cette dualité « marginalité/survie » a été exprimée par des personnes des strates sociales les moins favorisées, car elle met en évidence deux facteurs de la même valeur négative. Nous pouvons alors considérer que la ville est réduite à son espace vécu le plus négatif, c'est-à-dire le bidonville.

Comment pourrait-on jouir du paysage en l'absence de la protection de sa propre vie, de celle de ses proches, là où règnent l'insécurité, la violence, la famine, véritable tragédie que vivent tous les jours les habitants du « pays marginal » ?

Nous avons tenté de relever donc trois catégories de fragmentation à savoir : sensorielle, sociale et spatiale.

1. La fragmentation sensorielle est créée par des relations d'ordre affectif et sensoriel qui sont opposées comme par exemple : l'amour et la haine

2. La fragmentation sociale porte en soi une charge d'exclusion qui apparaît dans la représentation sociale du paysage « bâti ». Les individus expriment par cela leurs identifications avec la strate sociale à laquelle ils appartiennent, les portant à ignorer leur appartenance à une totalité. La fragmentation devient ainsi un mécanisme d'exclusion de l'être humain. Cette fragmentation a été exprimée par tous les groupes interrogés. De là, nous pourrions d'une part interpréter la fragmentation sociale comme un révélateur de la crise dans le paysage de Caracas, et d'autre part comme une dénonciation des problèmes sociaux.

3. La fragmentation spatiale nous permet de lire la préférence du paysage d'un individu, qui est créée par les relations établies entre un ordre affectif et un ordre symbolique. Si nous prenons comme exemple une des citations de la fragmentation spatiale : « *Le Caracas à moi est celui qui est avant et après le passage du tunnel de la Trinidad* ». Cette réponse signifie alors qu'une relation affective s'est

développée simultanément dans les deux paysages et relève alors de l'ordre du vécu. Le tunnel deviendrait ainsi une forme symbolique, marquant la limite du paysage.

Par conséquent, la fragmentation pourrait être comprise comme l'une des valeurs propres à la représentation sociale du paysage « bâti » de Caracas. La fragmentation spatiale, participant à la représentation sociale du paysage, crée dans le quotidien la suppression de certaines pratiques sociales de l'espace dans la ville. La fragmentation porte en elle-même des significations multiples et se construit justement à partir de l'équilibre de valeurs opposées, qui lui donnerait alors un supplément de sens.

Conclusion

La dimension innovatrice de ce travail est de fixer l'intérêt du paysage à partir de l'individu, de sa perception et de son vécu de l'espace. Ces processus élaboreront les représentations sociales de ce paysage et de ce groupe social, à un niveau local. Ce que nous voulons tenter dans ce cas d'étude du paysage n'a encore jamais été réalisé. Nous voulons dépasser le regard et la valeur purement esthétique que la société lui accorde à l'heure actuelle. En sortant de ce regard qui n'est qu'extérieur, nous pourrions introduire la question sociale du paysage et trouver des interprétations où la société va se reconnaître. Il s'agit de comprendre le paysage comme « *une construction sociale* », c'est-à-dire comme une interaction entre « matériel » et « immatériel » qui se traduit en source de « bien-être » dépendant des valeurs liées étroitement aux pratiques sociales du paysage soit « bâti », soit « Grande Nature », ou « approprié ». En effet, une étude du paysage se doit d'identifier ces processus sociaux et naturels qui permettent de comprendre l'organisation du paysage, mais aussi de différencier les représentations que cette société se fait du paysage de son territoire. Dans la majorité des cas, l'intervention de l'individu dans la construction de la matérialité du paysage est fondée sur un « idéal » qui donne à ce paysage une valorisation positive aux yeux de celui qui l'a construit. Il devient alors le produit de son effort. En revanche, dans le cas des bidonvilles de Caracas, la construction d'un *rancho* n'est pas un choix, c'est la seule voie pour s'en sortir et remplir la nécessaire base d'habitation, c'est-à-dire qu'il faut considérer le rancho comme une obligation. La définition de la pauvreté, réalisée par le PNUD en 1997 dit ceci : « la pauvreté est le manque de possibilités et d'opportunités permettant à l'individu d'avoir une vie digne ». Donc, l'individu interprétant le *rancho* comme le produit de son effort²⁴, ne peut y voir que sa détresse, sa pauvreté et son exclusion par rapport au reste de la société. Nous ajoutons à cette image ce qui est le plus difficile à vivre, à savoir les problèmes moraux quotidiens dans ce cadre de vie. Ainsi, il n'y a pas un « idéal » exprimé mais une « humiliation » dans la représentation sociale de ceux qui habitent les bidonvilles. Les pratiques sociales que génère cette représentation sont essentiellement attachées aux actes de violence et à un haut niveau d'insécurité, dans les bidonvilles comme dans la ville.

- NOTES -

ONU-CEPAL-UNESCO, « *La Urbanización en América Latina* ». Édition de Philippe M. Hauser, Buenos Aires, Solar Hachette, 1962, p.82-84. in Rouquié, A. « *Amérique Latine introduction à l'Extrême occidental* », Éditions du Seuil, Paris, 1987, p. 373.

² En moins de cinquante ans, entre les années 30 et les années 60, le Venezuela a atteint un taux de 75% de population urbaine. Il faut préciser que la population urbaine des deux dernières décennies n'est pas uniquement le produit de migrations, mais aussi d'une augmentation du taux de natalité et d'une diminution de la mortalité urbaine. Le taux de croissance est arrivé à un niveau très élevé, mais depuis les années 80 et surtout les années 90, il a commencé à diminuer.

³ Avec l'élimination en 1957 de la Commission Nationale d'Urbanisme débute la crise de la concurrence du pouvoir urbanistique. Cette crise se fonde sur la centralisation et la concentration du pouvoir et des prises de décisions qui mettront vingt ans à se manifester. La constitution vénézuélienne observe trois cadres de gouvernement : national, d'état et municipal. Cette diversification des pouvoirs

dans différents organismes autonomes accompagnés par la rapide extension de la métropole (croissance sans contrôle, désarticulation administrative, échec des services, etc.) et des projets municipaux sans vue d'ensemble, ni urbanistique, ni paysagère, met fin aux contrôles territoriaux, et la ville se construit seule.

⁴ Avec la fin de la dictature (1958), les lois d'occupation du territoire changent. Cette date marque le changement le plus important du paysage dans la vallée ; c'est à ce moment que se développent les plus importants et nombreux « bidonvilles ».

⁵ Vingt ans de démocratie et d'envahissement du territoire par des habitations informelles transforment cette forme urbaine en un élément identitaire du paysage de Caracas. La crise économique, marquée par *El viernes negro* (Le Vendredi Noir) qui voit la dévaluation de la monnaie, initie un long processus d'instabilité et de détérioration de la qualité de vie du Vénézuélien. Cette situation renforce l'étalement des quartiers informels qui ne s'est pas arrêté depuis. ZUBILLAGA OROPEZA, Carlos. «*La Marginalidad sin Tabúes ni complejos, Una propuesta urgente para un país dividido*». Ediciones Gonzant, Caracas 2000. p.100.

⁶ LUGINBÜHL, Yves. « Le paysage, une construction sociale », Journée d'études Le paysage, la politique paysagère, l'observation photographique du paysage, Grèce, 2003, p.1.

⁷ Nous comprendrons le Paysage « Grande Nature » comme celui d'apparence « naturelle » donc en principe pas encore touché par l'homme.

⁸ Villas miserias, barriadas, callampas o poblaciones, los cantegriles, morros, au Venezuela nommés Barrios ou Cerros, sont des synonymes de bidonvilles.

⁹ Maisons éphémères faites en matériaux récupérés.

¹⁰ Les expressions « paysage de la ville structurée » et « paysage de misère » ont été employées pour faire la différence entre le paysage des bidonvilles et celui du restant de la ville.

¹¹ Dans les niveaux aisés sont reconnues trois strates définies par les analyses du Centre d'Études de la Croissance et du Développement Social du Venezuela, ce point sera amplement expliqué plus loin.

¹² ZUBILLAGA OROPEZA, Carlos. «*La Marginalidad sin Tabúes ni complejos, Una propuesta urgente para un país dividido*». Ediciones Gonzant, Caracas 2000. p; 38. Le concept de « pays dominant » correspond à celui de l'élite d'une nation qui a conscience de sa suprématie dans un pays. Cela signifie non seulement l'oligarchie économique mais aussi politique, intellectuelle, incluant le secteur ouvrier. Une véritable élite (pays dominant) assume sa condition de puissance. Cette élite se sent responsable de payer des impôts, de protéger ses espaces artificialisés et naturels, bref, responsables de faire avancer le pays par leurs efforts et leur travail.

³ La pauvreté économique n'est pas la seule caractéristique identifiant ce « pays marginal ». Nous expliquerons plus loin ce que recouvre la marginalité. (Voir point 1.6. Marginalité ; origine et signification)

⁴ ZUBILLAGA OROPEZA, Carlos. Ibid.,p.13. « Pays marginal » : c'est celui qui cohabite de façon marginale par rapport à une société formelle explicitement constituée (pays dominant), ou dans le cas extrême à la marge de la société. Cette expression est utilisée pour l'opposer au mot « pays dominant » par son trait caractéristique d'exister passivement à l'écart. Nous avons adopté cette dénomination de « pays marginal et dominant » par sa signification assez explicite par rapport à la fragmentation spatiale et sociale existante dans les centres urbains du Venezuela. Il est important de rappeler que la dénomination de « pays marginal » n'a pas de connotations péjoratives dans sa signification.

⁵ La reconnaissance de la société face à son paysage est dépendante de la satisfaction de ses besoins, qu'elle atteigne par les conditions que peuvent lui apporter ce paysage, parmi lesquelles les conditions environnementales qui sont des facteurs importants. Un paysage de qualité est celui qui permet au groupe social qui l'habite d'accéder aux conditions remplissant avant tout les exigences élémentaires de vie. Dans le cas de la ville de Caracas, les taux de marginalité nous montrent que 18% des familles vivent dans une pauvreté extrême et 26% dans une pauvreté critique. En conséquence, les exigences élémentaires de vie de ce groupe sont plus précisément de se nourrir, de vivre en sécurité, d'avoir une maison, d'avoir accès aux services de distribution d'eau, de l'électricité, des transports, d'avoir une place dans la société, d'avoir accès aux soins médicaux, à l'éducation, avoir le droit d'obtenir un emploi, bref, de pouvoir assurer les besoins vitaux. Cette condition d'extrême nécessité dans le cadre

de vie de ce groupe d'habitants les moins favorisés est également un facteur de dégradation de la qualité de vie des autres groupes sociaux qui habitent le même espace urbain.

⁶ Ils constituent 68,7 % de la population de la ville, occupant 52 % de la superficie du territoire urbain

⁷ Dès les années 50, la création de deux grands parcs pour la ville de Caracas avait été envisagée. Ainsi, le Parc de l'Est a vu le jour en 1961, et le Parc de l'Ouest a ouvert ses portes en 1989. Placé à l'est de la ville, accolé aux quartiers où habite une population aisée, le Parc de l'Est a été construit au moment du passage d'un régime dictatorial à un régime démocratique. C'est le parc le plus important de la ville, d'une superficie de 84 hectares, et le premier parc décrété Monument Historique par l'institut du Patrimoine Culturel. Ce parc a été dessiné par le paysagiste brésilien Roberto Burle Marx et une équipe de travail formée par des architectes, des botanistes, des ingénieurs hydrauliques, des horticulteurs, ce qui révèle un travail pluridisciplinaire.

⁸ Le Parc de l'Ouest fait partie du développement urbain pour ce groupe social défavorisé. Aujourd'hui, ce quartier est devenu l'un des plus anciens, il compte une population d'environ 250.000 habitants et est considéré comme le plus grand quartier de la ville, dont la population défavorisée appartient aux strates sociales IV et V. Le Parc de l'Ouest a été créé par les plus grands paysagistes du Venezuela, comme Gregory et Elsa White. Le brésilien Roberto Burle Marx a participé activement à l'élaboration du plan pilote. En effet, un parc également de 84 hectares a été programmé. La réalisation fut projetée en deux étapes, dont la première tranche de 14 hectares a été commencée en 1983. Le Parc de l'Ouest n'a pas changé depuis son ouverture au public en 1983.

⁹ Le centre de la ville comme une zone d'activités commerciales et tertiaires

²⁰ La citation suivante confirme les résultats de nos enquêtes. « Les filles me disent sans hésitation qu'elles ne veulent pas se marier avec un paysan. Elles veulent aller vivre à la ville, avec un mari ouvrier qui rapporte à la maison un salaire fixe. Elles veulent une maison avec réfrigérateur, eau courante, lumière électrique, et un sol qu'elles puissent cirer. Elles ne partent pas parce qu'elles meurent de faim, mais parce qu'elles veulent vivre dans le monde moderne. Elles veulent des maisons avec le confort. Elles veulent le bien-être pour elles-mêmes et leurs enfants ». Alberoni Francesco, « El origen de los sueños », Barcelone, 2000 Gedisa Editorial, 220 pp.

²¹ SEN Amartya « Poverty : an ordinal approach to measurement », *Econometrika* 44, New-York 1976 in *La identificación y medición de la pobreza*.

²² SATO Michele « Sinopsis de la Agenda 21 », Semarna/PNUD 1997, p. 37.

²³ Voir KAETING M. « Cumbre para la Tierra. Programa para el cambio ». Centro para Nuestro Futuro Comun 1993 Pag. I-VIII.

²⁴ L'installation et la construction d'un rancho dans un bidonville, ne sont pas un projet facile. Il existe des hiérarchies à respecter et un marché du sol. Dans le cas d'une des personnes interrogées, habitant un bidonville, elle a dû se faire aider par *un padrino* (parrain) pour pouvoir construire son rancho. C'est lui qui a négocié son installation avec le chef du bidonville. Quelques années plus tard son rancho s'est écroulé, et elle a dû payer pour une deuxième construction ailleurs.

- BIBLIOGRAPHIE -

Baylli, Antoine (1981). *La Géographie du bien-être*, Presse Universitaire de France, Espace et Liberté Collection, Paris.

Bertrand, Georges (1995). *Le Paysage entre la Nature et la Société*, in *La Théorie du Paysage en France 1974-1994*, s/dir. ROGER Alain, Édition Champ Vallon, Paris.

Bolivar, Teolinda (2000). « 19 de diciembre de 1999. Los pobres no son los culpables ». *El Globo*, 8 enero.

DUBOST, Françoise. LIZET, B. « Conclusion. Pour une ethnologie du paysage », in *Paysage au pluriel*, éditions de la maison des sciences de l'homme, Paris, 1995.

Jollivet, Marcel. Mathieu, Nicole. (1989),s/dir. « *Le Du rural à l'Environnement, la question de la nature aujourd'hui.* », Édition ARF / L'Harmattan, Paris.

Luginbühl, Yves. (2001). « Symbolique et matérialité du paysage », article pour la journée scientifique *Le paysage, entre culture et nature*, Montpellier, France.

- Luginbühl, Yves. (2003) «Le paysage, une construction sociale», article pour la journée d'étude *Le paysage, la politique paysagère, l'observation photographique du paysage*, 3 février, Athènes, Grèce.
- Rouquié, A. ONU-CEPAL-UNESCO, 1962« *La Urbanización en América Latina* ». Édition de Phillippe M. Hauser, Buenos Aires, Solar Hachette, p.82-84. in Rouquié, A. « *Amérique Latine introduction à l'Extrême occident*», Éditions du Seuil, Paris, 1987.
- Zubillaga Oropeza, Carlos. (2000) . «*La Marginalidad sin Tabúes ni complejos, Una propuesta urgente para un país dividido*». Ediciones Gonzant, Caracas.
- Sen Amartya (1976). « *Poverty : an ordinal approach to measurement* », *Econometrika* 44, New-York in *La identificación y medición de la pobreza*.
- Sato Michele (1997). « *Sinopsis de la Agenda 21* », Semarna/PNUD.